

IN LIBRO VERITAS

**Yves Michel**

# **Le Pont d'Avignon**



- Collection Romans / Nouvelles -

Retrouvez cette oeuvre et beaucoup d'autres sur  
<http://www.inlibroveritas.net>



# Table des matières

<b><u>Le Pont d'Avignon</u>.....</b>	<b>1</b>
<b><u>Le Pont d'Avignon</u>.....</b>	<b>2</b>

# Le Pont d'Avignon

**Auteur :** Yves Michel

**Catégorie :** Romans / Nouvelles

histoire du pont d'Avignon, de la légende à la vérité historique.

*Licence : Licence Creative Commons (by-nc-nd)*

*<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>*

# Le Pont d'Avignon

*Objets inanimés avez-vous donc une âme...*

Lamartine

*Sur le pont d'Avignon*

*On y danse tout en rond.*

Depuis la plus haute antiquité, les ponts ont exercé une véritable fascination sur l'imagination populaire. Les légendes qui s'y rattachent sont innombrables ; le pont du Gard a les siennes, le pont des soupirs aussi. Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche s'est illustré au pont du Garigliano, Horatius Coclès au pont Sublicius et Bonaparte au pont d'Arcole.

Les anciens ont longtemps hésité avant de lancer les arches de bois ou de pierre par-dessus rivières et fleuves, d'abord par superstition - les eaux étant le domaine des dieux, déesses et autres nymphes et naïades, on ne pouvait décemment pas y imposer la volonté des hommes -, ensuite par sagesse, car on n'ignorait pas qu'un pont est toujours à double sens ; s'il permet de passer plus facilement chez le voisin, il donne aussi la possibilité à celui-ci de rendre la visite.

On se contenta longtemps pour franchir les cours d'eau, de passerelles de bateaux ou de bacs dont il suffisait de trancher les câbles en cas de danger et qui, pensait-on, ne devaient pas trop irriter les divinités - leur précarité de toute évidence ne visant pas l'immortalité.

Les Romains furent plus ambitieux. Ils se faisaient une haute idée de l'homme et ne craignaient que modérément des dieux que, manger, boire et forniquer occupaient suffisamment.

Toutefois, pour ne pas prendre de risques inutiles - soldats mais aussi laboureurs - la construction des ponts fut confiée aux religieux. Cette tradition se perpétua jusqu'au Moyen Age, et un peu plus. L'architecture s'enseignait alors dans les couvents et la confrérie des frères pontifes (constructeurs de ponts) était toute puissante. L'une de ces confréries, celle de Saint-Jacques du Haut Pas, s'était installée à Maupas où elle avait jeté un pont sur la Durance, à l'endroit même où le Sarrasin Yousouf, au VIIIème siècle, avait massacré les habitants de Morières. Maupas, aux mains des hommes de Dieu, était devenu tout naturellement Bonpas. Il l'est resté.

Les frères pontifes, moines paillardards mais savants, avaient donc pour mission d'établir des ponts. En habit de laine blanche, arborant sur la poitrine deux arches surmontées d'une croix rouge et, sur la manche de leur robe, le grelet, ou marteau de maçon, on les voyait débarquer un beau jour, suivis d'une kyrielle de maçons, tailleurs de pierre, char-pentiers, mettre le pays sans dessus dessous, lâcher, comme une armée de fourmis affairées, une multitude d'hommes, bruyants, agités, transpirants, dans les carrières avoisinantes, pour finalement faire surgir des merveilles d'ingéniosité, de savoir faire et de solide bon sens. La ruche s'activait ainsi pendant quel-ques années, jusqu'à cette minute où l'ouvrage était achevé. Alors arrivait l'évêque du coin, qui en grande pompe consacrait le monument de pierre à quelque saint local, à grande aspersion d'eau bénite, fumée d'encens et prières bien senties. La population applau-dissait à deux mains et cassait la tirelire pour aller visiter le voisin d'en face, car tout pont supposait péage.

Le pont construit, le travail des moines n'était pas terminé pour autant. Il fallait encore bâtir un hospice, à la tête du pont, veiller à son entretien, réparer les routes environnantes, au besoin prêter main forte aux voyageurs attaqués par les brigands, ce qui était monnaie courante, donner asile à ces mêmes voyageurs. Car les hommes de ce temps-là sont sans cesse sur les routes. Ils donnent même l'impression de ne pas tenir en place. Tout leur est bon pour faire le baluchon et partir à l'aventure : pèlerinages, croisades, chantiers. La France marche, l'Europe entière marche. La curiosité fait marcher le monde. Et plus le monde marche, plus il faut bâtir des ponts.

Les frères pontifes retroussent leurs manches et s'en vont un peu plus loin travailler pour la gloire de Dieu. Toutefois, certains ponts leur échappent, confiés aux mains suspectes de quelques sociétés de compa-gnons. Ce sont alors les fameux ponts du diable dont les légendes perturbèrent les rêves des petits enfants pendant des siècles.

En 1134, Avignon avait décidé de se séparer des comtes de Toulouse et de Provence, et de prendre sa destinée en main, comme une grande fille. Le commerce, soudain libéré des charges qui l'étouffaient, se mit à prospérer, la population à croître, et la ville à s'embellir tout naturellement. Il devenait urgent qu'un pont relie les deux rives du Rhône pour faciliter les relations com-merciales avec les états du Languedoc. Jusqu'alors, pour cela, il fallait descendre jusqu'à Arles où existait un pont de bateaux, ce qui n'était guère pratique.

Il y avait, à l'époque où Louis-le-Jeune était roi de France, un enfant nommé Benoît qui vivait avec sa mère dans un petit village du Vivarais, Alvilar, à trois jours de marche d'Avignon. Rien d'idyllique, croyez-le bien. Une chaumière misérable, une litière de feuilles sèches, ni table ni banc. Une cheminée rustique repoussait plus de fumée dans la pièce qu'elle n'en expulsait vers le ciel. Un pauvre feu de sarments s'essoufflait sous une marmite de terre noircie par des années de flammes et dans laquelle cuisaient quelques chétifs légumes, dans une eau claire, sans jamais le moindre morceau de viande. Voilà le décor de vie du petit Benoît que sa mère avait surnommé Bénézet.

Dès l'aube, le petit Bénézet partait dans les collines pour y garder les quelques brebis qui leur permettaient, à sa mère et à lui, de vivoter tant bien que mal. Pour tout dire, il était un peu naïf le Bénézet. N'ayant jamais voyagé plus loin que sa colline, nourri de la Sainte Bible plus que de bon pain ; il passait ses journées à tailler des galoubets dans du roseau. Galoubets dont il tirait ensuite quelques notes grêles pour accompagner le chant des oiseaux. Au soir, il ramenait le troupeau chez lui et s'endormait du sommeil du juste, après avoir égrené la ribambelle de prières que sa mère lui avait apprises.

Or, le 13 septembre 1177, comme la veille, comme l'avant-veille, comme tous les jours, de tous les mois, de tous les ans qui avaient précédé, Bénézet gardait son troupeau, toujours sur cette même colline qui

représentait tout son horizon et tout son avenir, quand, à midi très exactement, le soleil disparut. Un soleil de septembre, dans un ciel vierge de nuages, la chose avait de quoi surprendre. Bénézet n'ayant jamais entendu parler d'éclipse préféra mettre le phénomène sur le compte du Bon Dieu. D'ailleurs, pour confirmer ses suppositions et les changer en certitude, voici qu'une voix descendait du ciel et s'adressait à lui, le petit berger qui sentait le thym et la crotte de bique.

La voix - était-ce St Michel, était-ce Dieu lui-même ? - parlait en Provençal. Car tout le monde sait bien que le Bon Dieu est bilingue; il parle Français quand il s'adresse à Jeanne d'Arc et Provençal quand il donne des ordres à Bénézet.

- Bénézet ! laisse ti fedo, camine enjusqu' Avignon et ié fa un pontas su lou Rode.

(Bénézet! Laisse tes brebis, va à Avignon et construis un pont sur le Rhône).

Ça avait de quoi surprendre un petit berger qui n'avait jamais entendu parler d'Avignon, pas plus que du Rhône, et ne savait même pas ce qu'était un pont.

- Mais, qui va garder mon troupeau ?

Ça, c'est tout l'atavisme paysan. Bénézet se voit confier la construction du pont d'Avignon où belles dames et beaux messieurs pourront danser tout en rond, et il pense à son troupeau. Décidément, il y en a qui ne seront jamais poètes !

Heureusement, la voix a tout prévu.

- Ton troupeau rentrera tout seul à la bergerie.

Admirable organisation mais qui ne convainquait pas encore le petit Bénézet.

- Comment ça se construit, un pont ?

- Ne t'en fais pas pour ça. Le savoir te viendra au fur et à mesure des besoins et l'argent ne te manquera pas.

C'était déjà rassurant. Mais le Bénézet tergiversait encore.

- Je ne sais pas où se trouve le Rhône, ni Avignon.

Là, franchement il exagérait. C'était vraiment y mettre de la mauvaise volonté. Dans le silence qui suivit, on sentit que la voix était en colère. Bon ! s'il fallait employer les grands moyens on allait s'en occuper !



Apparut un ange, en habit de pèlerin, le bâton à la main, la besace sur l'épaule. D'autorité, il prit l'enfant par la main, des fois que lui serait venu l'envie de désobéir, et le conduisit jusqu'au Rhône, jusqu'à l'endroit où le lit du fleuve se rétrécit, entre le rocher d'Avignon et celui de Villeneuve. Endroit véritablement idéal pour jeter un pont.

La marche avait duré trois jours. Trois jours pendant lesquels l'ange n'avait pas ouvert la bouche une seule fois. Arrivé devant le fleuve il laissa l'enfant, sans ajouter un mot à son silence. Il s'agissait d'un ange taciturne, à moins qu'il ne fut muet de naissance.

L'enfant était terriblement embarrassé. Il voyait bien Avignon, mais en face, de l'autre côté de cette redoutable masse d'eau dont la fréquentation semblait quelque peu hasardeuse.

C'est alors qu'il aperçut un homme, dans une barque, et qui paraissait se jouer de l'élément liquide. Il le héla. L'homme fit aborder son embarcation. C'était un Juif. Bénézet, pas du tout antisémite, lui demanda fort poliment s'il pouvait lui faire traverser le fleuve. L'homme, qui était serviable, lui dit que la chose était tout à fait possible, mais, comme il ne reniait pas sa race, il lui demanda deux deniers pour payer le passage.

De toute sa courte vie, Bénézet n'avait jamais possédé un denier à lui ; alors pensez, deux ! En raclant le fond de ses poches il réussit pourtant à gratter trois oboles. C'était peu. Même pas le prix d'un caramel mou. Mais, estimant qu'il n'y a pas de petit profit, le Juif accepta les trois oboles et l'enfant dans sa barque.

Bénézet, habitué à la sécurité de la terre ferme, n'en menait pas large sur ce chemin aussi liquide que mouvant. La traversée se fit cependant sans mal. L'enfant remercia son passeur, bien décidé pourtant à ne plus traverser le fleuve autrement que sur ses bonnes jambes - autrement dit, quand le pont serait construit.

Dans l'église Notre-Dame des Doms, l'évêque tenait un discours redondant, devant un auditoire grelottant de peur. L'éclipse de soleil, trois jours auparavant, avait terrorisé le petit peuple d'Avignon, comme elle l'avait fait pour Bénézet. Beaucoup parlaient de fin du monde. L'évêque, un peu plus savant que les autres, mais sans trop, essayait cependant de rassurer ses ouailles avec des mots qui bien évidemment ne faisaient qu'empirer les choses.

C'est ce moment que le petit berger choisit pour pénétrer dans l'église, troublant ainsi les envols oratoires de l'évêque et perturbant honteusement cette digne réunion.

- Qu'est-ce que tu veux, toi ? éructa l'évêque du haut de sa chaire.
- Je veux construire un pont, dit le Bénézet.

Si l'évêque avait eu de l'humour, il aurait éclaté de rire. Il n'en avait pas.

- Qu'est-ce que tu me baragouines-là ? dit encore l'évêque devenu soudain cramoisi.

- Le Bon Dieu m'envoie à Avignon pour y cons-truire un pont.
- Sacrilège ! hurla l'évêque. Blasphémateur !

L'homme de Dieu était indigné ; jamais encore il n'avait connu une telle impudence.

- En prison ! Qu'on le jette en prison !

Et, sans plus tarder on se saisit de l'enfant pour le conduire au viguier, magistrat chargé de rendre la justice.

C'était mal parti pour Bénézet. Pour un tel crime, il ne risquait pas moins que de se faire couper les pieds et les mains. Le viguier, à son tour, interrogea l'enfant et se trouva bien vite persuadé d'avoir affaire à un fou.

- Construire un pont, toi, un berger ? Mais est-ce que tu te rends bien compte ?

Non seulement Bénézet ne semblait pas se rendre compte, mais il insistait lourdement.

- Dieu m'a ordonné de venir en Avignon pour y cons-truire un pont sur le Rhône.

La scène se passait devant l'hôtel de ville où la foule s'était rassemblée pour voir ce jeune phénomène et se faire une bonne partie de rire.

- Encore un envoyé du ciel, dit le viguier.

Il faut dire, à la décharge de l'évêque et du viguier, que l'époque abondait en illuminés de toutes sortes et que, si on les avait tous écoutés, on aurait fini par marcher comme les crabes.

Bénézet, cependant, malgré l'ironie de ceux qui l'en-touraient, persistait dans ses affirmations.

- C'est le ciel qui m'envoie.

- Je veux bien te croire, dit le viguier, mais il me faut une preuve. Tiens ! Si tu soulèves cette pierre, nous ferons ce que tu exigeras de nous.

Sinon, tu ne pourras plus jamais te gratter les pieds, vu que tu n'auras plus de mains pour le faire. Et plus de pieds également.

Ça ne semblait pas effrayer Bénézet outre mesure. Il était là, à faire le tour de la pierre en question, un énorme quartier de roche que trente hommes robustes n'auraient pu soulever.

Il se dit, le Bénézet, que si la foi soulève des montagnes, il n'y avait pas de raison pour qu'elle ne souleva pas un petit rocher. Alors, sans complexe, il saisit le bloc entre ses bras et, sans plus de peine que s'il s'agissait d'une balle de paille, le hissa sur son épaule, l'assujettit confortablement et s'en alla vers le Rhône, par la porte Ferruce, suivi du viguier ébahi et de toute la populace avignonnaise en admiration devant le prodige.

D'un coup d'œil, il repéra le lieu où devait s'élever le pont. Il lança la pierre dans l'eau bouillonnante et dit :

- Voici pour les fondations.

Là, ce fut du délire. Les Avignonnais poussèrent de tels cris d'enthousiasme qu'on les entendit jusqu'à l'Isle--sur-la-Sorgue. A la fin du jour on avait déjà réuni cinq mille écus d'or pour commencer les travaux.

Tout le monde s'y mit. Dans les quartiers sombres, les ribaudes firent des passes supplémentaires et, dans les confessionnaux, les prêtres, au lieu d'absoudre à coups de Pater Noster ou d'Avé Maria, exigèrent des aumônes en guise de pénitence.

Sans plus attendre, Bénézet, aidé par la confrérie des Frères du Pont, créée spécialement pour la circonstance, se mit au travail.

Sur la première arche on sculpta les armoiries de Louis de Sade, alors gouverneur d'Avignon, ce qui était la moindre des choses. Enfin, en 1185, soit huit ans plus tard, le pont était terminé. Il avait la forme d'un immense chevron dont la pointe, au Nord, coupait la force des eaux. On ne sait pas trop s'il avait dix-huit arches, vingt ou vingt-quatre, les avis diffèrent sur ce point, mais ce dont on est certain, c'est qu'il mesurait d'une rive à l'autre neuf cent vingt mètres, sur une largeur de quatre mètres, ce qui ne permettait que le passage de piétons ou de cavaliers.

Sitôt ouvert à la circulation, le pont fut soumis au péage. Les cochons et les hommes payaient la même somme. Pour les ânes et les cochons engraisés, c'était un peu plus cher. Quant aux cavaliers, n'en parlons pas, c'était tout à fait exorbitant.

La même année, les frères du Pont reçurent l'autorisation d'avoir un cimetière, un hôpital, qui fut élevé en tête du pont, et une chapelle dédiée à Saint-Nicolas, patron des navigateurs, sur le pont même, entre la deuxième et la troisième arche. Satisfait de son travail, Bénézet se retira dans un monastère où, deux ans plus tard, il s'éteignait en disant :

- J'ai élevé ton monument ! Maintenant, Seigneur, je suis à ton service.

Il fut enterré dans la chapelle Saint-Nicolas. C'était fini pour Bénézet, ça ne faisait que commencer pour le pont d'Avignon.

En 1226, il allait subir une série d'avatars qui ne cesseraient plus jusqu'à sa destruction quasi complète puisqu'il n'en reste que quatre arches aujourd'hui.

Cette année-là, Avignon était tombée amoureuse du jeune comte de Toulouse, Raymond VII. Ça aurait pu être fort sympathique si celui-ci n'avait été le protecteur des Albigeois contre lesquels l'église prêchait la croisade à outrance et l'extermination totale. Le roi de France, à la tête de trente mille hommes d'armes s'était lancé dans l'aventure. Mais, pour passer en Languedoc et y porter la guerre, il fallait traverser le Rhône, donc avoir la permission de la ville d'Avignon. Celle-ci, fidèle à Raymond VII, refusa le passage et, pour plus de sécurité, détruisit la première arche, du côté du monastère Saint-André, et ferma ses portes.

Ce n'était pas rien Avignon en ce temps-là : une double muraille avec des portes encadrées de tours jumelles, des doubles fossés que l'eau de la Sorgue maintenait toujours pleins, encore renforcés à l'extérieur par une palissade. Le roi de France, Louis VIII, n'était pas au bout de ses peines. Il mit le siège devant la ville qui résista héroïquement trois mois durant. Mais, pressée par la famine, elle fut obligée de se rendre. Le vainqueur demanda trois cents otages, fit raser trois cents maisons, détruire les murailles, combler les fossés. Il exigea qu'on lui fasse livrer les armes, les chevaux de guerre, ainsi que sept cents marcs d'argent. C'était une catastrophe pour la ville.

Après une réparation de fortune, l'armée royale put franchir le pont et s'en aller ailleurs porter la mort au nom d'une religion d'amour.

Sitôt passé le dernier soldat, Louis VIII, craignant d'être pris à revers par des sympathisants du comte de Toulouse, fit détruire le pont sur sa moitié royale.

Ceci demande une petite explication. La juridiction sur la possession des fleuves n'avait jamais été bien établie. Pour ce qui concernait le Rhône on admettait que puisque la rive gauche, côté Avignon, était sous le contrôle de l'empereur, et la rive droite, sous celui du roi de France, le fleuve serait partagé en son milieu. Longtemps, les bateliers du Rhône ont ainsi distingué côté empire et côté royaume. On comprend alors pourquoi Louis VIII ne détruisit que la moitié du pont, celle qui dépendait de lui, pour ne pas risquer un conflit ouvert avec l'empereur qui n'avait déjà pas beaucoup apprécié la prise d'Avignon

En 1229, le traité de Paris attribua à la France les fiefs de Raymond VII à l'Ouest du Rhône, de l'Ardèche aux Pyrénées, et lui confia la garde d'Avignon pour le compte du Pape.

Les deux rives ainsi réunies sous la même autorité, les Frères du Pont pouvaient se remettre au travail. Mais, à la suite d'intrigues, Avignon allait bientôt perdre tout à fait son indépendance. Elle passa d'abord sous l'autorité d'Alphonse de Poitiers, frère du roi Saint-Louis. Cet Alphonse eut l'incongruité de mourir à la croisade, sans descendance, et la France, avec ce manque de scrupules qui la caractérisait, s'empara de l'héritage.

En 1274, Philippe le Hardi cédait le Comtat Venaissin au pape Grégoire X mais donnait Avignon au Comte de Provence pour le dédommager de l'aide jadis accordée contre les Albigeois.

En 1309, les papes s'installaient en Avignon. Le premier était Clément V ; six autres lui succéderaient. Les beaux jours du pont d'Avignon étaient venus. Tous les grands de ce monde allaient y passer, soit en cortège brillant, comme le roi Jean le Bon, soit en solitaires rêveurs, comme Laure de Noves ou Pétrarque. « *Qui n'a pas vu Avignon au temps des papes...* » La ville grouillait de monde. Quatre-vingt mille habitants ! Toutes les nationalités y étaient représentées. On y parlait toutes les langues. On y rencontrait évêques, cardinaux, hauts dignitaires - tous en costumes somptueux, suivis d'une armée de domestiques en livrées -, soldats en uniformes rutilants, riches marchands, ambassadeurs étrangers. Tout ce beau linge se croisait dans les ruelles étroites, tortueuses, abritées du vent. En un temps où l'on n'aimait guère se confiner dans les maisons, l'aristocratie se mélangeait étroitement au peuple des paysans venus de l'extérieur vendre leurs produits, des artisans, menuisiers, ferronniers,

tailleurs de pierre, des juifs en chapeau jaune, des mendiants, des infirmes quêtant sur le parvis des églises.

C'est fête presque chaque jour. Les sept confréries de pénitents qui se partagent la ville ne laissent passer aucune occasion. Il y a toujours un haut personnage en visite, un concile, un conclave, une canonisation. Sur la rive opposée, la cour de France vient souvent en villégiature et les deux cours se rendent mutuellement visite. Il n'y a que le pont à traverser. Et c'est encore prétexte à fêtes, défilés, fanfares, ambassades.

Comme ils s'aiment, le pape et le roi de France ! Cependant, comme ça, par simple précaution, Philippe le Bel en édifiant la cité nouvelle de Villeneuve a fortifié le bastion du monastère Saint-André. « C'est un système défensif, et uniquement défensif, » explique-t-il au pape. Celui-ci, aimable, dit : « bien sûr, bien sûr ». Et il fait construire cinq kilomètres de nouveaux remparts ainsi que le gigantesque palais château fort - quinze mille mètres carrés de superficie, sept tours, la plus forte maison du monde.

En face, on dresse une tour - aujourd'hui tour Philippe le Bel. Le pape riposte par un châtelet en tête de pont. Mais on s'aime ! Aucun nuage ne semble menacer les bonnes relations. Tout ça, c'est pour le cas où...

En 1321, le pape eut l'idée saugrenue de supprimer la confrérie des Frères Pontifes et de prendre en charge l'entretien du pont. Il aurait dû y regarder à deux fois car quelques années plus tard deux arches s'effondraient. Ce ne seraient pas les dernières. Il semblerait qu'on ne se soit pas trop pressé pour réparer les dégâts puisque, trois ans plus tard, Pierre d'Aragon rendant visite au pape Benoît XII fut obligé de passer par Beaucaire. En 1345, une nouvelle arche allait même rejoindre les précédentes, provoquant la mort de trois familiers du Cardinal Bertrand qui se trouvaient là par hasard et pour leur malheur.

Bien petit malheur à vrai dire comparé à celui qui devait suivre. La peste ravageait Avignon. Chaque jour on chargeait des monceaux de cadavres gonflés, noirâtres, puants. En rien de temps le tiers de la population disparut. Laure de Noves, l'égérie de Pétrarque, était du nombre.

Mais les fléaux passent et s'oublient. Le pape Clément VI, sitôt les beaux jours revenus, fit restaurer le pont, après avoir acheté Avignon à la comtesse de Provence, Jeanne, pour la somme de quatre-vingt mille florins

d'or. C'était une affaire.

Son successeur, Innocent VI, dut faire face à un autre problème. Le pont avait été construit trop bas et l'ensablement du fleuve en exhaussant le niveau des eaux exigeait des mesures urgentes. Il fallait rehausser le tablier du pont pour que la chaussée ne fut pas submergée à chaque inondation. Les travaux s'achevèrent en 1362. La première chapelle ne fut pas détruite à cette occasion. On se contenta d'en construire une autre par-dessus, aux frais de la confrérie des nautoniers.

Cahin-caha, on s'achemine vers le grand schisme d'Occident, au temps où notre civilisation allait vaciller dangereusement. Un Pape à Rome, un autre en Avignon, tous deux s'excommuniant à tour de bras et de bulles, le moins qu'on puisse dire c'était la chienlit. D'autant que nos deux Papes étaient aussi têtus l'un que l'autre ; et comme chacun avait ses partisans, on prenait tout droit le chemin d'un affrontement généralisé.

A la mort de Clément VII, on avait espéré que les choses rentreraient dans l'ordre, son successeur, Benoît XIII, ayant promis de se démettre si cela pouvait aider à réunifier l'église. Mais ce catalan d'origine, sitôt sur le trône pontifical, s'y trouva tellement bien assis que lorsque les envoyés du roi de France vinrent lui demander de tenir son serment il les renvoya de l'autre côté du pont - que par la même occasion il fit incendier sur plus de sa moitié (certaines arches en réparation étaient provisoirement en bois).

Ce fut un tollé général. Le vieux pape avait contre lui; le roi de France, le Comtat Venaissin, la population d'Avignon et ses propres cardinaux. D'autres auraient cédé. Pas lui. Il s'enferma dans son château avec une centaine d'hommes d'armes et y soutint un siège qui ne dura pas moins de cinq ans. Après quoi il réussit à s'enfuir, sans renoncer à la tiare pour autant.

Il fallait maintenant songer à rétablir les relations entre la France et le Comtat Venaissin, donc remettre le pont en état. La tâche fut confiée à Jean Bastien, entrepreneur, l'an 1418. Mais tout ça coûtait fort cher et le temps n'était plus où Bénézet pouvait trouver l'argent nécessaire par la seule persuasion d'un miracle.

On y sacrifia les revenus de la gabelle, puis ceux de l'évêché de Carpentras. Tour à tour les rois de France, Charles VII, Louis XI et François Ier, concédèrent leurs droits de péage. En 1457, il fut nécessaire

d'emprunter encore mille deux cent cinquante florins. Ce pont menait à la noyade. Et, plus on le réparait, plus il prenait un malin plaisir à se détériorer encore d'avantage.

En 1476, une terrible inondation, comme le Rhône savait si bien les faire, détruisit quatre arches et les remparts côté Limas. Les remparts furent restaurés mais pour le pont, des arches en bois furent jugées suffisantes.

Jamais on ne connut hiver comme celui de l'an 1500. Le Rhône pris par les glaces, on pouvait le traverser à pied. Le dégel détériora encore un pont qui n'en pouvait déjà plus. En outre, si les éléments ne l'épargnaient point, l'inconscience des hommes ne demeurerait pas en reste. Le Maître des ports de Villeneuve, Bernard de Béarn, eut même l'idée saugrenue d'attacher un moulin flottant à deux piles qui en furent sérieusement ébranlées.

Cependant, les belles dames et beaux messieurs conti-nuaient à passer sur le pont d'Avignon, à défaut d'y danser. Quoique les Papes fussent retournés à Rome, la ville n'avait rien perdu de son prestige. François 1er s'y était arrêté trois fois; la première alors qu'il rame-nait une épouse à son fils, le futur Henri II, la seconde au cours d'un pèlerinage au tombeau de Laure de Noves, et enfin quand il s'en était allé combattre l'empereur Charles Quint.

François 1er, le roi chevalier, qui traverse le pont d'Avignon, la barbe bien taillée, l'œil pétillant de malice, l'allure altière du conquérant, le plus beau de nos rois de France, sous le regard admiratif des Avignonnais et des Avignonnaises, lesquelles se demandent si l'une d'entre elles aura l'honneur de partager ce soir la couche royale. On peut rêver non ?

Voici un autre roi, venu à Villeneuve pour la réunion des états du Languedoc. Celui-là a beaucoup moins de panache. Il est maquillé comme une femme ! C'est le roi Henri III. Mais on n'est pas regardant. On l'acclame lui aussi. Et par la même occa-sion on acclame ses mignons, ainsi que le roi de Navarre, et la maison de Guise, et la maison de Lorraine. Tout le gratin quoi.

Voici le chancelier de l'Hospital qui s'exprime en latin.

- Nil ponte superbius illo.

(Il n'est aucun pont qui vaille celui-là).

Il est sympathique ce chancelier. Vive le chancelier !



Et celui-là, en robe rouge : Richelieu. Une autre robe rouge; Mazarin. On l'acclame un peu moins cependant, car s'il est facile de fêter les grands de passage, ce qui n'engage à rien vu que le lendemain ils s'en retournent chez eux et ne laissent que de bons souvenirs, il est plus aléatoire de manifester son amour à ceux qui restent. Et le Mazarin on l'a eu comme Vice-Légit. On ne le connaît que trop. Et, pour parler franc on ne peut plus le voir en peinture.

Un roi encore, Louis XIII. Oh, qu'il est triste celui-là ! Il semble qu'on lui ait mangé sa soupe ! Par contre, celui qui vient après lui, Louis XIV, le soleil, ça c'est quelque chose ! Il parcourt le pont à cheval. On lui fait une de ces ovations ! Comme il adore ça, il revient sur ses pas (ou plutôt sur ceux de son cheval) et se refait une traversée. C'est du délire. Un petit goût de rêve-nez-y ? Louis se prépare pour traverser une troisième fois mais on lui fait comprendre, poliment, que les meilleures choses ont une fin.

Avec le roi-soleil, le pont d'Avignon aura brillé de ses derniers feux. Plus jamais il ne sera à pareille fête. L'hiver de 1670 allait être un autre hiver terriblement rigoureux. Une nouvelle fois, le Rhône était gelé. La débâcle emporta avec elle les trois-quarts du pont. La reconstruction ne pouvait s'envisager vu les frais que cela aurait entraînés. On était revenu pratiquement au point de départ, à l'époque où le jeune Bénézet gardait ses moutons dans les collines. Pour traverser le Rhône on prenait le bac à la porte de Limas, sous la conduite des nautoniers d'Avignon. Une fois sur l'île de la Barthelasse, qui marque le milieu du fleuve, les nautoniers de Villeneuve prenaient le relais. Bien sûr on devait s'acquitter d'un double droit de passage, mais c'était tout de même plus pratique et moins dangereux que de traverser à la nage.

Si la destruction du pont fut douloureusement ressentie par les Avignonnais, d'autres s'en trouvèrent soulagés. Il s'agissait des bateliers du Rhône pour lesquels ces arches de pierre en un lieu tourmenté, là où le fleuve se faisait des plus violents, avaient toujours représenté un danger. De nombreux récits de voyages font mention de cette peur.

C'est la Grande Mademoiselle

*« Je vis le pont et le Rhône au clair de lune, l'un et l'autre me parurent une fort belle chose et me firent grand peur, car le Rhône est fort rapide et fort large, et le pont fort étroit, fort haut et en mauvaise réparation. »*

C'est aussi Mme de Grignan

*« Il est impossible de se représenter votre vie si proche de sa fin, sans frémir. Le Rhône qui fait peur à tout le monde, ce pont d'Avignon où l'on a tort de passer même après avoir pris toutes ses mesures ! Un tourbillon de vent vous jette violemment sous une arche. Par quel miracle n'avez-vous pas été brisés et noyés dans un moment? »*

Il peut sembler cependant étonnant qu'un pont dont l'intérêt ne faisait aucun doute, ne fut pas reconstruit par simple manque de financement, alors qu'il se construisait à côté bien des monuments autrement dispendieux et moins utiles ; et ni les papes, ni les rois de France n'avaient pour habitude d'économiser les deniers publics.

En réalité, le pont posait problème. La rive de Villeneuve appartenait au roi de France, celle d'Avignon au pape; mais alors à qui revenait la charge du pont ? Cette question n'avait jamais été résolue.

En réalité, le pont posait problème. La rive de Villeneuve appartenait au roi de France, celle d'Avignon au pape; mais alors à qui revenait la charge du pont ? Cette question n'avait jamais été résolue. Jusqu'à Louis XIV, par tacite consentement, il avait été d'usage que puisque le Rhône était partagé en deux, côté empire et côté royaume, il pourrait en être de même pour le pont. Mais Louis «L'Etat c'est moi» en avait jugé autrement. Suite à une de ses décisions sans appel par lesquelles il mettait tout le monde devant le fait accompli, il s'était approprié la totalité du fleuve. L'impudence de ce monarque semblait même n'avoir pas de bornes. Après avoir annexé le fleuve, la question était de savoir quelles étaient ses véritables limites. Pour tout Avignon-nais sain d'esprit ça semblait aller de soi, là où l'on se mouillait les doigts de pieds, commençait le fleuve. C'était méconnaître la roublardise de ces Français. En 1669, le fleuve sortit de son lit et se répandit en ville, noyant les bas quartiers. Alors ? Si le fleuve commençait là où la terre prenait fin ? Le maître des ports de Villeneuve ne fit ni une ni deux, il grimpa dans un bateau et se fit conduire à force de rames jusqu'en Avignon - jusque dans Avignon, exactement rue de la Fusterie où il planta un poteau aux armes du roi.

C'était tout de même un peu gros et l'affaire n'eut pas de suite. Mais il y avait là de quoi tendre sérieusement les relations entre les deux peuples. Ce qui explique pourquoi les Avignonnais n'étaient pas très chauds pour

qu'un pont les relie de nouveau à des damnés Français.

Bénézet était toujours inhumé dans la chapelle du pont, la première, sous une chasse munie d'une grille de fer fermée à trois cadenas, dont l'archevêque, les consuls et les recteurs de l'hôpital avaient chacun une clé. Car on craignait que quelque malintentionné ne vola les saintes reliques ; c'est que le Bénézet, il y a beau temps qu'il était devenu Saint-Bénézet. Belle promotion pour un petit pâtre ! Sa fête avait lieu tous les ans, le 14 avril. A cette occasion on décorait la chapelle de tapisseries, de fleurs et de cierges gros comme la cuisse. Alors, toute la gentry ecclésiastique sortait les vêtements de cérémonie, de même que les notables de la ville, et jusqu'au petit peuple qui avait à cœur d'honorer le bon saint. Galoubets et tambourins menaient la danse. Ah, il s'en disait des belles messes en ce temps-là ! Même les dames galantes, même les aigrefins, même les poètes étaient au rendez-vous.

En 1670, après toutes les vicissitudes que le pont avait subies, on prit peur pour les reliques. Les dernières arches pouvaient s'écrouler dans la nuit, entraînant avec elles les restes de Bénézet.

Le 8 mars 1670, devant les autorités réunies, le cercueil de pierre fut ouvert. Chose extraordinaire, qui laissa les spectateurs sans voix, le corps enveloppé dans un suaire de grosse toile était intact, comme enterré de la veille. Il portait une chemise fermée au col, le bout des manches coupé. Les mains croisées sur sa poitrine il semblait dormir. Un voile recouvrait son visage. Quand on l'eut soulevé, on découvrit des yeux pleins et fermés, une bouche entrouverte, des cheveux noirs et longs. En tirant sur le voile, la chevelure et une oreille se détachèrent. Mais le sort des saints n'est-il pas d'être détaillés ?

Le corps de Bénézet fut transportée dans l'oratoire de l'hôpital. C'était le commencement d'ennuis sérieux pour le pauvre saint. Les collégiales de St Agricole et de Ste Madeleine se disputaient comme des chiffonniers, chacune estimant que la dépouille lui revenait de droit. Louis XIV, encore lui, mit tout le monde d'accord. Puisque le fleuve était à lui, le pont qui était sur le fleuve lui appartenait. Et puisque Saint Bénézet avait été enlevé de la chapelle sur le pont, les Avignonnais s'étaient donc rendu coupables de vol aux dépens du roi de France. Avant que cela ne tourne au vinaigre, Louis exigeait que le corps soit remis en place. Qui discute avec le soleil ?

Le 28 avril 1672, le saint revenait dormir dans sa chapelle, le temps d'expliquer avec toute la diplomatie nécessaire au monarque absolu les risques encourus.

Une bonne explication valant mieux qu'une mauvaise effraction, Louis consentit à ce que les reliques fussent placées en l'église du couvent des Célestins, fondée et dotée par les princes de la maison de France. Une façon comme une autre de ne pas perdre la face.

Dans les premières années de la révolution, l'abbé Meyne, curé de la paroisse Saint-Didier, fit exhumer le cadavre pour le transférer dans son église où il serait, pensait-il, plus en sécurité. Ce n'était pas bien raisonné. L'église fut transformée en prison, les ossements dispersés.

De Saint-Bénézet on ne retrouva que la tête. Du pont, seules les chapelles et quatre arches subsistent.

*Sur le pont d'Avignon.*

*On ne danse plus en rond.*



PDF version Ebook ILV 1.4 (décembre 2009)